

cependant qu'il existe à Paris plus d'une société académique de ce genre (il en est d'autres aussi ; & on ne prétend pas généraliser cette observation) Ajoutons encore que les éloges des amateurs, c'est-à-dire, des flatteurs, ne favoriseront pas le goût de la simplicité & de la retraite, si important pour une mère de famille, ni celui de la fidélité & de l'amour conjugal.

Quel est donc le motif qui détermine les parens de la classe bourgeoise sur-tout (car pour les autres on pourroit trouver des raisons d'exception) à dénaturer ainsi l'apanage & les devoirs du sexe? Seroit-ce le but du gain? Nous pouvons, dans ce cas, les assurer qu'ils calculent très-mal. Si une ou deux femmes gagnent quelque argent dans la peinture, cela vient d'un concours de circonstances & d'un degré d'adresse dont elles ne doivent pas toutes se flatter. Et si cet avantage pouvoit devenir universel, ne seroit-il pas sans valeur?

Les artistes mâles se multiplient déjà beaucoup trop ; les hommes habiles, & même renommés, manquent dès aujourd'hui de travaux. Sur quoi donc l'espérance de ces parens se fonde-t-elle? En diminuant les heureuses qualités de leurs filles, ils se privent des possibilités de les marier. Les hommes prudents épouseront plutôt une fille retenue dans ses devoirs, sévère dans sa morale, instruite des travaux & des détails de l'économie domestique, d'un ton modeste & bourgeois dans sa parure & dans ses amusemens, lors même qu'elle n'aura nulle dot, qu'une femme artiste qui, même en la supposant assez sage, aura toujours mis à l'écart les principes de la retenue, de la simplicité, de la soumission & de l'économie.

Un M^r. Renou s'est vivement récrié contre ces observations, il s'est fait le chevalier des filles peintres, & trouve sur-tout mauvais qu'on trouve à redire au spectacle d'un homme